



JEANNE
BENAMEUR

VERS
L'ÉCRITURE
RÉCIT DE TRANSMISSION

ACTES SUD

Illustration de couverture :
© Albarrán Cabrera, *The Mouth of Krishna* #730

© ACTES SUD, 2025
pour la présente édition
ISBN 978-2-330-20171-5

JEANNE BENAMEUR

Vers l'écriture

Langue commune, langue singulière

récit de transmission

ACTES SUD

À celle qui m'a appris l'alphabet.

Je crois au verbe. À sa puissance à nous transformer. Je crois à la silencieuse insurrection du mot juste.

La venue du souffle au mot.
Écrire.

Il y a en moi la part sauvage et la part vouée à l'art. L'une n'exclut pas l'autre. Au contraire elles se "parlent" et s'entendent. Le sauvage c'est ce monde où le langage n'a pas encore fait un pas.

Nous l'avons tous connu lorsque nous sommes venus au monde, nus et sans alphabet. Nous avons appréhendé le monde par nos sens. Je suis toujours à la recherche de ce monde-là. Premier. Brut. Intense. J'ai besoin de ne jamais perdre ce fil. C'est ma sauvegarde.

L'art me permet de lui donner forme et de partager.

Écrire est un art.

Il ne s'agit pas seulement alors de "s'exprimer", comme on dit. Exprimer c'est faire sortir, c'est tout. L'énergie est mise dans l'acte de "presser" pour que quelque chose sorte, passe du dedans au dehors, c'est déjà beaucoup mais ce n'est pas suffisant.

L'art suppose un travail pour donner une forme partageable. Ce qui n'enlève rien à l'inspiration, ni à l'authenticité ni même à la spontanéité. Ça permet juste d'aller encore plus loin.

Dans ce plus loin, il y a la rencontre avec ce qu'en soi on ignorait encore. Plus loin encore il y a la rencontre avec les autres, les inconnus avec qui le partage est possible.

Trouver la forme juste celle qui réclame de passer des heures de son temps à ça. C'est là que je sens ma vie. Vivante. Pleine.

Ce fut avec Claudie Cachard, avec qui j'ai fait pendant quelques années un travail psychanalytique, au cours d'une séance mémorable où elle sortit du silence, que je prononçais ces mots "C'est quand j'écris que je me sens vivante et je ne vois pas pourquoi je ne fais pas que ça". J'entends encore son "On se le demande", à la fois martelé et comme... soulagé. Les dés étaient jetés. Je quitterais l'Éducation nationale un an plus tard, renonçant au fonctionnariat qui avait été le viatique de ma famille émigrée, risquant ma

vraie vie à moi. C'était il y a plus de vingt ans. Je n'ai jamais regretté.

J'ai donc quitté l'institution mais pas le désir de transmission.

Transmettre quoi ?

Mon goût pour la langue et la littérature ? Certes mais pas que. Quelque chose d'autre m'importe. Comment la pensée se pose, trouve enfin son assise paisible. Et comment alors on peut vivre sa relation avec le monde de façon libre, réfléchie. Forcément plus complexe et donc plus exigeante.

Cette transmission a pour moi valeur politique. Une personne qui écrit vraiment, lit vraiment, est moins malléable. Elle a sa propre "densité". Aujourd'hui plus que jamais il y a là pour moi une nécessité.

Cette liberté qui est la mienne, que j'ai conquise pas à pas, j'ai besoin de la partager. Peut-être est-ce là sa limite ?

Mais voilà, mon engagement dans le monde est là. Je ne suis pas une femme de parti ni de militance. Je suis une femme qui a compris depuis longtemps que l'écriture menait à une liberté grande et que dans ce monde où la place de la pensée s'étrécit, il était nécessaire pour moi de faire ma part. C'est l'acte politique fondamental dont je suis capable.

Alors je le fais.

Que cette transmission se fasse par l'écriture est une évidence pour moi.

Écrire, c'est l'inassouvi à quoi nous redonnons place.

Nous ne serons jamais rassasiés d'écriture. L'écriture n'est pas là pour ça. Elle ne comble pas. Elle cerne l'inassouvi. Elle le désigne sans plainte ni peur.

Écrire c'est savoir qu'on est un être fini, limité, et porteur pourtant de quelque chose d'immense.

C'est accepter de s'installer dans ce hiatus et y trouver son propre souffle.

Cela met en branle tout l'être.

Perception, imaginaire, réflexion.

La grande boucle qui mène à la pensée incarnée, vivante.

Ce que je ne cesse d'expérimenter depuis que j'ai pu entrer dans l'alphabet.

Et la joie que je ressens quand j'atteins quelque chose de juste vient par surcroît.

Si on considère l'écriture comme un art qui nous engage, loin des exercices scolaires, nécessaires mais insuffisants, tout aussi loin de l'idéal du texte qui, dans les fantasmes de chacun, serait le sésame du texte publié, alors une chance nous est donnée d'installer cette pratique au cœur de nos existences. Palpitante quête. C'est le désir auquel nous donnons place et force.

C'est l'inassouvi à quoi nous redonnons place.

Et si j'ai installé cette pratique dans ma vie comme pièce maîtresse depuis très longtemps, j'ai aussi consacré du temps à réfléchir à sa transmission, convaincue que quelqu'un qui prend le temps d'écrire se donne quelque chose d'inaliénable. Un espace à l'intérieur de soi qui s'élargit avec le temps et la pratique.

La chambre à soi, elle est là.

Et qu'on soit en prison ou entouré des siens, qu'on soit sans emploi dans les jours difficiles ou bien à l'aise et heureux de son travail, l'écriture peut être ce lieu silencieux et fidèle.

Un lieu où l'on se reconnaît vivant parmi les vivants.

DE SCRIPTEUR À AUTEUR

SCRIPTEUR

Quand j'écris un texte, j'en suis le scripteur. Pas encore l'auteur.

Les mots disent bien ce qu'ils ont à dire.

Être le scripteur c'est le début de tout.

On est le poignet.

On est la main.

Le geste même de tracer une lettre puis une autre va nous entraîner. Il y a là une aventure insoupçonnée.

Ne pas savoir où nous mène le mot, ce qu'il va faire sourdre du plus profond de nous, c'est parfois vertigineux. Pour l'oser vraiment, mieux vaut être totalement libre du regard d'autrui sur l'écrit. Or, nous avons été habitués à faire lire nos textes par nos professeurs à l'école. C'était la règle du jeu scolaire.

À l'atelier, on entre dans une autre dimension de l'écriture.